

pas !... Paris, je te réclamerai ma sœur et tu me la rendras !...

Elle resta un moment plongée dans ses réflexions.

—Oh ! ce M. de Manoise, reprit-elle, je me souviens de lui, et si je le voyais aujourd'hui je le reconnaitrais. Il s'est trouvé dans le chemin creux de la forêt, quand ma mère a été mortellement blessée par le sanglier.

—Ah ! je le hais cet homme, qui m'a pris ma sœur ! ajouta-elle avec une sombre énergie.

Puis, après un nouveau silence méditatif, elle continua :

—Je ne veux pas que Manette et Thomas sachent que je les ai entendus ; je m'en irai sans rien dire ; s'ils se doutaient de quelque chose, ils ne me laisseraient pas partir. Ils sont tous bons pour moi aux Ambrettes et j'y suis heureuse ; mais toute leur affection, toute leur tendresse ne valent pas un regard, un baiser de ma sœur !

—Oh ! la revoir, entendre sa voix, me sentir dans ses bras, est-ce qu'il peut y avoir quelque chose de meilleur au monde ?

Georgette ne pleurait plus ; au contraire, il y avait dans son regard quelque chose de joyeux.

Conseillée par son cœur, sans avoir suffisamment réfléchi, peut-être, elle venait de prendre une grave résolution.

Elle entra à la ferme avec son air habituel, et prit part aux travaux de l'intérieur sans paraître préoccupée. Manette, qui la vit en partant, ne s'aperçut point que déjà sa pensée galopait sur la route de Paris.

Après le repas du soir, l'heure du repos arriva. Georgette monta dans sa chambre, qui se trouvait au premier, à côté de celle des deux plus jeunes filles du fermier. Pendant cinq ans, Georgette avait partagé cette chambre avec la fille aînée de Thomas ; mais celle-ci s'étant mariée, et ayant emporté son lit, la chambre était restée à Georgette seule.

La jeune fille rassembla à la hâte les objets qu'elle voulait emporter et en fit un paquet. Ensuite elle éteignit sa bougie. Assise sur une chaise, pensant à sa sœur, en regardant les étoiles, elle attendit que tout bruit eût cessé dans la ferme. Le silence autour d'elle ne tarda pas à se faire profond. Pourtant elle attendit encore. Enfin, quand elle jugea que tout le monde était endormi, elle mit son paquet sous son bras, sortit de sa chambre d'un pas léger ; retenant sa respiration, descendit l'escalier et s'élança hors de la maison par une porte de derrière, qu'elle oublia de refermer.

Un quart d'heure après, Georgette n'était plus sur les terres des Ambrettes. Elle avait gagné la grande route et marchait vers la ville où elle voulait prendre le premier train se dirigeant sur Paris.

Le lendemain matin, à la ferme, quand on ne vit point paraître Georgette, et qu'on eut reconnu qu'elle était partie pendant la nuit, tout le monde fut terrifié, Thomas plus que les autres. Il mit ra-

pidement un de ses vêtements de voyage et partit pour les Huttes.

En apprenant ce qui s'était passé, la rebouteuse poussa un cri de douleur et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

—Que faut-il faire ? lui demanda Thomas.

Elle le regarda comme si elle n'avait pas entendu et se mit à pleurer.

—Si seulement je savais où elle est allée, reprit Thomas.

Manette allongea le bras, et posant sa main sur l'épaule du fermier :

Georgette est en ce moment sur la route de Paris, dit-elle ; maintenant, il faut retrouver Suzanne pour retrouver Georgette.

—Quoi ! s'écria Thomas, vous supposez.

—Je ne suppose rien, je dis la vérité. Hier, Thomas, hier, à la ferme, nous avons parlé de Suzanne.

—C'est vrai.

—A ce moment, sais-tu où était Georgette, dis, le sais-tu ?

—Non.

—Eh bien, Thomas, Georgette était au jardin ; près de la fenêtre, qui est restée ouverte, je me le rappelle, sans vouloir nous écouter, sans doute, Georgette a entendu notre conversation. Tout ce que nous avons voulu lui cacher, Georgette le sait. Fatalité !

Thomas baissa la tête. Il était consterné.

Manette se mit à marcher de long en large en proie à une agitation fébrile.

—Mon Dieu, se disait-elle, il est donc dit que nul ne peut se soustraire à sa destinée !

—Manette, reprit Thomas, vous n'avez pu arrêter Suzanne, il faut sauver Georgette !

—Oui, certes, il faut la sauver ! s'écria-t-elle avec véhémence.

—Ce soir, je partirai pour Paris.

—Non, répondit Manette, ta présence est nécessaire aux Ambrettes.

—Pourtant, Manette...

Elle s'arrêta en face de lui, l'œil ardent, la poitrine haletante ; puis, dressant sa petite taille, le front haut et le buste en arrière, elle lui dit d'un ton bref :

—Cette fois, Thomas, c'est moi qui ferai le voyage de Paris !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## DEUXIÈME PARTIE

### LES VICTIMES

#### I

Deux heures venaient de sonner. Un homme de trente-cinq ans, mais qui paraissait avoir passé la quarantaine, entra au cimetière du Père-Lachaise, ayant un parapluie sous son bras, bien que le temps ne fût nullement à la pluie.

Nous allons suivre ce nouveau personnage que nous présentons au lecteur. Esquignons, d'abord, rapidement son portrait.

Ses longs cheveux plats, châtain foncé, tombaient sur son cou et ses épaules. S'il n'eût pas eu une épaisse moustache et une forte barbiche, sa figure osseuse, à la peau sèche et tannée, aurait été rouge comme une écrevisse cuite, du haut du front au bas du menton.

Sur son nez saillant, rouge aussi, était posée une paire de lunettes, dont les verres donnaient un peu d'éclat au regard de ses yeux myopes.

Il avait le corps long, mince et maigre, et, également d'une affreuse maigreur, de longs bras, de longues jambes, de longues mains et de grands pieds, chaussés de souliers mal nettoyés, aux semelles usées, aux talons écrasés.

Il était coiffé d'un chapeau à haute forme d'un âge respectable, et portait un paletot gris étriqué, dont les poches étaient bourrées de vieux bouquins achetés au rabais sur les quais. Son pantalon de drap noir, devenu luisant par l'usage, trop court, ne descendait pas jusqu'aux chevilles.

Il avait l'allure gauche et paraissait gêné dans tous ses mouvements. On aurait dit que ses bras les embarrassait d'un parapluie inutile, afin qu'eux-mêmes le gênassent moins.

Cependant, ses traits accentués, énergiques, son large front sillonné de rides précoces, et ses sourcils bruns, épais et heurtés, donnaient à sa physiologie un cachet tout particulier.

Qu'était cet homme ?

Un rêveur, un poète. Or, qui dit poète dit souvent pauvre diable. Toutefois, Jacques Sarrue n'était pas un de ces fous égarés dans le bleu qui, croyant avoir enfourché le vieux Pégase, sont à cheval sur une chimère. Il n'était, lui, ni incompris, ni même complètement inconnu. Il avait du talent, un talent réel.

Bien qu'il eût un tempérament tout autre que celui d'un poète élégiaque, Jacques Sarrue aimait le silence et l'ombre des immenses nécropoles de Paris. Aussi venait-il rêver souvent autour des tombeaux, sous les cyprès verts.

Aux railleries de ses amis il répondait :

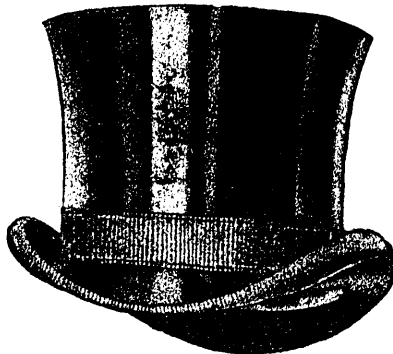
—Je n'ai jamais connu mon père : mais j'avais une mère et une sœur que j'aimais, elles sont mortes ! Je ne vais pas au cimetière visiter leur tombeau ; elles ont eu la sépulture du pauvre, et les croix noires qui portaient leurs noms ont disparu depuis longtemps. Mais là, dans le recueillement, je retrouve mieux leur cher souvenir. Et puis, pauvre rêveur, à la recherche d'un idéal insaisissable, luttant fatigué, songeant souvent au repos de la mort, j'aime le silence solennel du cimetière qui touche au profond et éternel silence de la tombe !

Voilà l'homme que nous avons montré au lecteur entrant au Père-Lachaise.

La suite au prochain numéro



**LORGE**  
& CIE



**LORGE**  
& CIE



**No 21, RUE SAINT-LAURENT**

